

Découvrir ce qui est nôtre : d'un certain 15 avril

Autor(en): **Landry, C.-F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 8

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Découvrir ce qui est nôtre !

D'un certain 14 avril

par C.-F. Landry.

Quoi, me direz-vous ! Encore ? Vous sacrifiez au goût du jour qui veut que cette année, il n'y en ait que pour le 150^e anniversaire du canton de Vaud, alors que la révolution vaudoise a été petitement fêtée (probablement parce qu'il est d'un mauvais exemple de se souvenir d'une « révolution »).

Rassurez-vous : ce n'est pas du 14 avril 1803 que je vous parlerai, mais du 14 avril 1476.

En 1476, le jour de Pâques tombait sur le 14 avril. C'était le septième dimanche depuis « l'erreur » de Grandson. Comme s'il y avait jamais d'erreur. Certes, Grandson était un signe du destin beaucoup plus qu'une victoire des Suisses, étonnés eux-mêmes que cette chose leur fût arrivée. Il y a pas mal de récits de la bataille de Grandson ; pas un qui arrive à en faire une « bataille ». Ce sont affabulations dues à l'étonnement. L'Europe entière, la chrétienté entière est étonnée. Chacun explique la chose comme il le peut, comme il croit qu'elle aurait dû se passer, pour être logique. L'explication la plus vraie serait un mélange de trahison (Campo-Basso) et de souverain mépris du Duc pour des gens assez bas pour effrayer ses chevaux à force de trompes, ce qui fit que, pris d'une de ces colères dont il avait le secret et qui l'éblouissaient littéralement, il n'a pas voulu foudroyer ces gens-là par la plus formidable artillerie du monde, mais bien les chasser vivants, devant lui, par des mouvements désordonnés, comme de la volaille.

L'Histoire est une sécrétion de professeurs ; partant : chose froide.

Le chaud du monde est ailleurs. Il faudrait « comprendre » aller au centre, et donc au cœur des faits. Ce qu'on en voit est peu. Il faut compter avec d'autres forces, qui sont les vraies. Lorsqu'on nous dit que le grand Duc fut malade, après Grandson, il faut non seulement le croire, mais il faut comprendre « pourquoi » il est malade. Il n'est pas malade de « l'erreur » de Grandson, qui étonne tout l'Europe comme lui-même, il est authentiquement et véritablement malade de ce qu'il s'est tourné les sangs, dirait la moindre bonne-femme du Midi, et c'est vrai.

Il s'est tourné les sangs, en entendant les trompes d'Uri mugir dans les broussailles du Mont-Aubert. Quand on connaît bien Charles de Bourgogne, on comprend tout. Il a vu les chevaux coucher les oreilles ; il a senti sous lui son cheval tressaillir. C'est un homme de cheval. C'est un chevalier. On nous dit même que c'est le dernier, qu'importe. Mais bien qu'il soit un guerrier à cheval. Un homme habitué à la courtoisie. Ce qui le vaine, à Grandson, c'est la tricherie. Il ne peut pas se faire à ces moyens. Il a passé sa vie entière, on l'oublie trop, à ne pas vouloir faire passer la fin avant les moyens (sinon, le rat Louis XI ne serait pas sorti vivant de Péronne). Ne cherchez pas la défaite de Grandson ou la victoire de Grandson ailleurs que dans la tête et dans le cœur du Duc ; il croyait — en chevalier — que la guerre était un jeu, et un noble jeu. Il trouvait en face de lui des gens qui feraient bientôt de la guerre un métier, mais qui se battaient

comme des femmes — mordre, griffer, viser aux yeux, avec du poivre, mais gagner sans noblesse, pourvu qu'il y ait gain — qui se battaient comme les apaches : deux doigts dans les yeux, ou le rasoir, ou, on l'a vu le 6 février 1934 sur la place de la Concorde : couper les jarrets des chevaux de la garde.

Il faut dire ces choses. Elles sont dures. Dire ce qui est à dire est toujours dur. Le Duc représente un monde, les Suisses représentent un autre monde. D'où l'étonnement du Duc. Ses sangs tournés.

Il lui aura fallu tout ce temps, du 2 mars au 14 avril, pour se déséblouir. Pour retrouver le cours normal de son sang. Il habite Lausanne, au château de Menthon, mais il dort certainement aussi à Morrens. Toute l'Europe regarde vers Lausanne. Il en part des courriers qui vont vers Venise ou vers la Flandre, ou vers l'Empire.

Deux mois. Pendant lesquels le Duc rassemble sa seconde armée au camp des plaines du Loup (probablement de la Loue). Deux mois où sa tête se refait bonne, où il goûte ce climat fait de bourrasques maritimes, de coups d'aile neigeux venus des monts, et d'aigre bise. C'est un temps à éclipse que le Duc doit aimer, lorsqu'on sait ce qu'il a toujours aimé : les temps changeants, la mer, la voile. Car sur ce plateau de Vaud, on a souvent l'impression de naviguer à risques, malgré la terre sous soi.

Et le voici. En ce matin de Pâques, sont venus de Lutry et de Saint-Sulpice, autant dire des environs, tous ces nobles que la ville de Lausanne ne parvenait pas à loger tous. Car il y a là, outre la fleur de Bourgogne, ce que la Savoie fit de mieux, et Milan, et les Flandres, et ceux du roi de Naples, de l'Electeur Palatin, le légat du Saint-Siège.

C'est le 14 avril 1476. Charles, avant la messe, fait solennellement proclamer

la paix avec l'empereur Frédéric. Comme Napoléon, le Duc est un homme de paix... il aura encore une ou deux guerres à faire « pour le bon-ordre », mais c'est à ses yeux du balayage, de la propreté, du menu travail. La volonté dernière est à la paix.

Il faudra encore mettre de l'ordre dans la ville de Berne... de petites choses comme on le voit. Cela aurait donné une conquête du Pays de Berne, au lieu d'une conquête du Pays de Vaud. Pourquoi pas ? Pourquoi pas eux, plutôt que nous ?

Il aurait fallu pour cela un Duc guerrier. Ce n'était qu'un rêveur.

Quelque part, dans cette cathédrale de Lausanne, il aura été heureux, et peut-être en repos, pendant une heure, le 14 avril 1476 ; c'étaient ses dernières Pâques humaines ; il a dû regarder les voûtes, ici et là. Beaucoup de choses ont changé, mais heureusement restent encore des piliers qu'il a touchés des yeux. Et puis, il est sorti. Le portail était tout autre que nous le connaissons. Plus encaissé, à la provençale, avec un avant-toit. Mais à peu de choses près, c'était la même portion de ciel, la même teinte de ciel, et ce lac si doucement délavé des jolis matins d'avril.

Ce que c'est fragile, la puissance !

